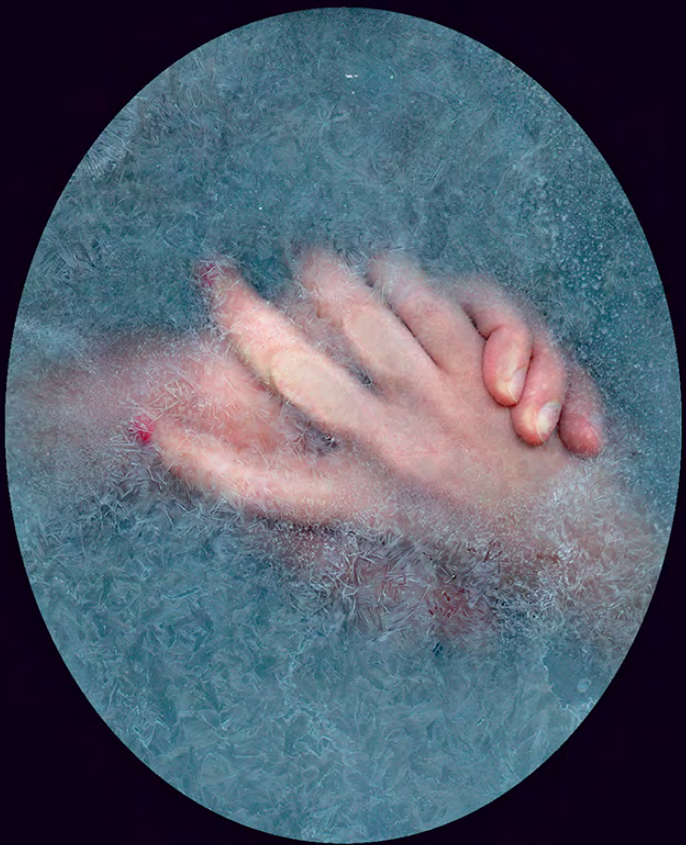
MADS PEDER NORDBO

Angoisse glaciale

roman traduit du danois
par Terje Sinding



actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA FILLE SANS PEAU, Actes Sud, 2020.

Photographie de couverture : © Sasha Mongin

Titre original :
Kold Angst
Éditeur original :
Politikens Forlag, Copenhague
© JP/Politikens Hus A/S, 2018

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14854-6

MADS PEDER NORDBO

Angoisse glaciale

Annilaanganipalaaq

roman traduit du danois
par Terje Sinding

ACTES SUD

LA CHASSERESSE

Malersuisoq

1

Tasiilaq, Est du Groenland,
14 octobre 2014

Assise sur la falaise, Tupaarnaq contemplait le village. Sous le soleil orange de l'après-midi, des maisons en bois peintes en rouge, vert, bleu ou jaune égayaient le paysage. Entre le village et les montagnes d'en face, des blocs de glace flottaient sur le bras de mer. Certains avaient échoué sur le rivage, d'autres dérivaient au gré des courants. Les montagnes étaient déjà festonnées de blanc. Par endroits, la neige descendait jusqu'à la mer ; bientôt, elle recouvrirait tout.

Chaque jour, la jeune femme venait s'asseoir là, près d'une piste d'animaux piétinée par le gibier et les chasseurs depuis des décennies. De son poste d'observation, elle voyait chaque maison de ce village qu'elle haïssait par-dessus tout. Elle pouvait surveiller les mouvements des voitures ; grâce à la lunette de visée de son fusil, elle parvenait même à identifier les gens qui sortaient de chez eux.

Deux Groenlandais se tenaient à quelques mètres d'elle. Tout à l'heure, ils avaient quitté le sentier pour l'éviter. Un des hommes la montra du doigt, l'autre hocha la tête.

Tous deux portaient des fusils en bandoulière. Mais aucun trophée de chasse n'était accroché à leur ceinture, et leurs sacs à dos paraissaient vides. C'était d'elle qu'ils parlaient. On n'aimait pas les femmes armées d'un fusil. Surtout quand elles venaient s'asseoir près des pistes des animaux.

Tupaarnaq était persuadée que la plupart des habitants de Tasiilaq connaissaient son identité. Mais personne ne la saluait, personne ne lui adressait la parole.

Elle ferma les yeux et passa une main sur son crâne rasé. Sa peau était froide. Et lisse. Il devait faire autour de zéro et elle était là depuis un bon moment : si elle n'avait pas été insensible au froid, elle aurait certainement grelotté. Elle inspira à fond et sentit l'air lui nettoyer les poumons.

À Tasiilaq on ne voyait jamais rien, on ne disait jamais rien, mais on savait tout.

Elle banda ses muscles. Ceux des bras, ceux du ventre, ceux des jambes. Elle serra les dents. Puis son corps se détendit sous les tatouages cachés par ses vêtements noirs.

Elle sentit un souffle de vent glacial sur son crâne. Elle vida ses poumons et ouvrit les yeux. Les deux hommes étaient toujours là.

— Qu'est-ce que vous regardez ? dit-elle à voix basse.

Un nuage de vapeur se forma devant sa bouche. Elle passa son arme par-dessus sa tête. Le bois et le métal étaient froids et lisses. Propres. Elle tira en arrière le levier d'armement. Lentement, elle leva son fusil et le pointa sur les deux hommes.

L'un des hommes la mit en joue, mais n'eut pas le temps de tirer.

Elle fit feu. Ils sursautèrent en entendant la balle frapper le rocher derrière eux.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? T'es cinglée ? Rentre chez toi, espèce de truie ! cria l'un des hommes.

Elle baissa son arme. Le second homme égrena un chapelet d'injures, mais elle l'ignora. Ses yeux fixaient les bouleaux nains à ses pieds.

— Hé ! cria le premier.

Elle le dévisagea. Puis elle remit son fusil en bandoulière et se dirigea vers lui.

— On ne veut pas de toi ici. Rentre chez toi, dit-il.

— Je n'ai jamais eu de chez-moi.

— Évidemment – quand on assassine tous les membres de sa famille…

Tupaarnaq s'arrêta à cinq mètres des deux hommes. Celui qui venait de l'interpeller tenait son fusil devant lui. Sa main en serrait la crosse.

— Je n'en ai tué qu'un seul, répliqua Tupaarnaq. Et celui-là, ce n'était pas un être humain.

Ses muscles se tendirent sous ses tatouages.

L'homme leva son fusil.

— Sale pute…

Son compagnon posa la main sur son épaule.

— Arrête. Tu ne peux pas lui tirer dessus.

— On s'en fout, de cette salope.

— Du calme. Ce n'est pas possible.

— T'es aussi pourri que ton frère, siffla Tupaarnaq en toisant celui qui la visait.

— C'était ton père.

— C'était un porc. Je n'ai jamais eu de père.

L'homme baissa son fusil vers le rocher et vida son chargeur. Les coups résonnèrent dans l'air. Tupaarnaq sentit ses tympans se déchirer. Les balles soulevèrent des nuages de poussière et de neige.

Elle secoua la tête.

— T'es comme ton frère.

Le second homme attrapa son compagnon par un pan de sa veste. Puis il se tourna vers Tupaarnaq :

— Tu ne devrais pas rester ici. Les gens ont peur à cause de toi.

— Je retournerai à Nuuk quand j'aurai terminé.

De nouveau, elle se dirigea vers eux. Un lièvre mort gisait dans les broussailles de saules arctiques. Elle se pencha pour le ramasser. Le sang avait taché son pelage blanc. Elle dévisagea les deux hommes, haussa les épaules et jeta l'animal à leurs pieds. Puis elle les contourna et descendit vers le village.

Cela faisait deux mois qu'elle attendait. Un jour, il finirait par surgir, elle en était sûre. Un jour, elle le verrait arriver sur le sentier. Et elle lui réglerait son compte, comme elle avait réglé son compte à son père, douze ans plus tôt. Elle l'avait trouvé assis devant les corps sans vie de sa mère et de ses petites sœurs, un fusil à la main. Son hurlement quand elle lui avait ouvert le ventre et tranché la gorge. Et son sang. Son père était mort et enterré depuis longtemps. Maintenant, c'était le tour d'Abelsen.

L'EXPÉRIENCE

Misiliut

2

Base militaire de Thulé, Nord du Groenland,
13 février 1990

L'obscurité enveloppait les cinq hommes assis dans la neige. Il faisait moins treize, mais le froid paraissait bien plus mordant, car le vent soufflait fort.

Tom examina son corps. La neige s'était accumulée dans les plis de ses sous-vêtements en coton blanc. Dans un premier temps, sa chaleur corporelle l'avait fait fondre, mais sa peau était maintenant trop froide. Le tissu paraissait rêche, soudé à sa peau. Il regarda ses compagnons : ses trois amis de la base militaire et Sakkak, un jeune Groenlandais du village de Moriusaq. Ils étaient chaussés de baskets bleues et ne portaient que les sous-vêtements blancs de l'armée. Leurs sourcils et leurs cheveux étaient pleins de cristaux de glace. Ils avaient la peau blafarde. Le froid avait fait refluer le sang de leurs vaisseaux capillaires.

Sakkak tremblait de tout son corps. Il soufflait des nuages de froid et ne cessait de serrer et d'ouvrir les poings.

Le jeune Inuit avait rejoint l'expérience à mi-parcours. Il était là pour la première fois. Il leur fallait une personne dont le corps réagissait normalement.

Tom ferma les yeux. Il compta ses battements de cœur. Son pouls était lent. Il avait toujours des douleurs, mais elles s'étaient atténuées.

La peur de mourir ne le quittait pas. Son corps luttait instinctivement pour se préserver. À chaque exposition au froid, il était passé par les mêmes stades. Contractions musculaires. Accélération du pouls. Respiration saccadée. Pâleur extrême.

Tant qu'ils ne pourraient pas contrôler la circulation sanguine de leur corps refroidi, l'Inuit était leur assurance contre la mort. Quand le Groenlandais serait pris de tremblements violents et qu'ils verraient bleuir ses doigts et ses lobes d'oreilles, il serait temps de rentrer. Même s'ils ne sentaient plus le froid, ils auraient atteint une limite critique.

Une rafale de vent s'engouffra entre les baraquements. Tom scruta le ciel. Il était gris et nuageux. Nulle part on ne voyait de la lumière. Rien que la neige dure. Il tâta ses doigts. Ils étaient insensibles. Comme s'ils ne faisaient pas partie de son corps. Il tendit le bras et frappa contre le mur en bois du baraquement. Ses articulations étaient ankylosées.

On les fit rentrer un par un. Sakkak, Briggs, Bradley, Reese, Cave. Dès qu'ils passèrent du froid à la chaleur, on leur brancha les électrodes.

En pénétrant à l'intérieur, Tom respira à fond. La chaleur lui parut intense et il sentit des picotements dans tout le corps.

Les autres étaient déjà assis sur le banc. Ils étaient couverts d'électrodes.

Tom enleva son maillot de corps et son caleçon long. Vêtu de son seul boxer, il s'installa à côté du jeune Groenlandais. On appliqua les électrodes sur sa peau.

Sakkak se tourna vers Tom.

— Tu es danois ?

— Non. Mais je parle le danois.

— Les autres ne parlent pas le danois. Ni le groenlandais.

— Ce sont des Américains. Des militaires.

— Je m'appelle Sakkak, dit le jeune Inuit en lui souriant. Je ne parle pas très bien le danois. Toi aussi, c'est la première fois que tu participes à l'expérience ?

Il se frotta les cuisses.

— Non. Pour nous autres, ça fait déjà presque deux mois.

Sakkak écarquilla les yeux :

— Eh ben…

Il se frotta de nouveau les cuisses. Tom se tourna vers lui.

— Pendant qu'ils nous examinent, il ne faut pas bouger. Je m'appelle Tom.

— Je vis à Moriusaq avec ma copine, dit Sakkak.

Tom hocha la tête. Il le savait déjà.

— Je suis trappeur.

Tom jeta un coup d'œil sur le jeune Inuit. Sa peau était rouge avec des taches blanches. Il tremblait toujours.

Sakkak se tourna vers les fenêtres. Dehors, tout était sombre.

— Ma copine s'appelle Najârak. Elle a vingt-deux ans. On est ensemble depuis trois ans.

Son corps fut pris de frissons. Il rigola tout seul.

— Elle vient de Savissivik. On s'est rencontrés à Moriusaq, à un rassemblement de la jeunesse. Je venais de tuer mon premier ours blanc et Najârak devait le dépecer. Mais elle ne savait pas s'y prendre et elle m'a demandé de l'aider. Moi non plus je ne savais pas comment faire, et on s'est retrouvés barbouillés de sang tous les deux. On s'est regardés et on a éclaté de rire.

Sakkak se tourna de nouveau vers Tom.

— Elle m'a donné un fils cette année. Nukannguaq. Sa naissance a été un grand bonheur pour moi.

— Moi aussi, j'ai un fils, mais il vit au Danemark avec sa mère. Il a trois ans.

— Au Danemark ? Il faut que tu ailles le voir. Un garçon a besoin de son père. Ceux qui n'ont pas de père, personne ne s'en occupe… Pour Nukannguaq, moi, je suis là.

— J'attends juste qu'on en ait terminé avec cette histoire, dit Tom en faisant un mouvement de tête vers les scientifiques qui surveillaient les appareils en prenant des notes.

Sakkak sourit. Puis il plissa le front.

— Je ne comprends pas pourquoi je grelotte comme ça, alors que vous n'avez pas froid.

— Sergent ?

Tom se retourna pour voir qui l'interpellait.

— Qu'est-ce qu'il raconte, l'Esquimau ? poursuivit la voix en anglais.

— Il parle de sa copine et de son fils, c'est tout.

— Dis-lui de se taire.

Tom se tourna de nouveau vers Sakkak.

— Il ne faut pas qu'on parle. Ça perturbe les mesures.

Sakkak regarda ses pieds.

— Peut-être que les pilules marchent mieux pour les Blancs.

Tom ferma les yeux. Il sentit son corps se réveiller. Son sang coulait de nouveau librement. Ils étaient restés dehors plus d'une heure, mais à aucun moment il n'avait eu froid. Quand il s'était relevé, son corps lui avait semblé raide et douloureux, mais il n'avait rien ressenti d'autre.

3

— Et l'agressivité ?

Tom regarda le chercheur.

— Je crois qu'il y a une évolution, mais je n'en suis pas sûr.

Ils n'étaient plus que trois dans la pièce. Tom était assis face aux biochimistes Christine et Lee. Sakkak, Briggs, Bradley et Reese étaient partis dès qu'on leur avait enlevé les électrodes.

— En fait, si ; j'en suis certain, reprit Tom.

Il regarda ses notes.

— En ce qui concerne l'humeur et les rapports sociaux, il y a une nette évolution depuis un mois.

— Une évolution négative ?

— Oui.

— Nous avons constaté une augmentation de l'activité de l'amygdale cérébrale, dit Christine. Et les scans d'hier montrent une détérioration de la connexion entre l'amygdale et les lobes frontaux.

— Ça pourrait expliquer pourquoi nous devenons de plus en plus agressifs ?

— Absolument. C'est d'ailleurs un phénomène que nous retrouvons chez les personnes condamnées pour agressions. Cette détérioration peut provoquer de soudains accès de colère et des actes violents.

— C'est plus grave que prévu ?

Christine hocha la tête.

— Après un mois et demi sous médicaments ? Oui.

— En même temps, votre résistance au froid s'est bien renforcée, intervint Lee. Les données sont claires. Nous tenons le bon bout. C'est évident depuis que nous avons doublé les doses.

— En augmentant les effets indésirables dans la même proportion, ajouta Christine.

— C'est exact. Mais je pense que les inquiétudes doivent être relativisées en fonction des résultats.

Tom haussa les épaules.

— Je peux difficilement parler pour les autres participants. Mais il me semble que nous cherchons tous à nous isoler et à éviter les contacts.

— Toi aussi ?

— Oui. En ce moment, je n'ai plus envie de rien. Et chaque matin, je n'énerve pour des détails. Mais je parviens à me maîtriser.

— Je voudrais encore doubler les doses, dit Lee.

Tom regarda ses notes.

— OK.

— C'est trop tôt, protesta Christine. Il faut attendre que les effets indésirables se stabilisent.

Lee hocha la tête.

— Et Sakkak ? On continue à lui donner un placebo, ou on l'inclut dans l'expérience ?

— On continue avec le placebo, répondit Christine. Pour l'instant, pas question de donner ces pilules à un civil.

Tom se frotta le visage.

— On pourrait aussi revoir la composition du médicament.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, objecta Lee. Ça fausserait les résultats. Doublons les doses d'ici quinze jours ; on verra ce que ça donne.

— Je suis de ton avis, dit Christine. Ce serait trop imprudent de faire autrement. Si la connexion entre l'amygdale et les lobes frontaux continue à se détériorer, il y a des risques de pertes de mémoire et de psychose.

Elle regarda Tom dans les yeux.

— D'ailleurs, tu sais ce qu'il en est. Tu prends la même dose que les autres.

— Oui.

Tom se frotta l'arête du nez.

— Mais je pense qu'on devrait quand même la doubler dès maintenant.

4

Base militaire de Thulé, Nord du Groenland,
27 février 1990

Tom poussa son espion vers une des pièces rouges de Briggs. Puis il regarda son adversaire d'un air interrogateur.

— Bombe, dit Briggs.

Tom hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais.

Briggs poussa une de ses pièces vers la bombe.

— Trois étoiles ? demanda Tom.

— Je ne te le dirai pas.

— Bon. Tentons le tout pour le tout.

Il posa son démineur à côté du quatre étoiles qu'il avait déjà placé à côté de la bombe de Briggs.

Briggs avait les jambes qui tremblaient.

— Je n'arrive plus à me concentrer.

— C'est pour ça qu'on joue au Stratego.

Briggs regarda les pièces d'un air furieux, comme si elles étaient vivantes et échappaient à son contrôle.

— À toi de jouer, dit Tom. De toute façon, c'est moi qui gagne.

— J'en ai marre de ce jeu à la con, dit Briggs en donnant un coup de pied dans la table.

Tom leva les yeux du plateau. Deux des pièces s'étaient renversées.

— Calme-toi.

— Je n'en peux plus.

Briggs respirait en haletant. Sa poitrine se gonflait et se dégonflait sous son sweat-shirt.

— Ils sont en train de nous détruire.

Tom se leva et se dirigea vers l'unique fenêtre de la pièce. Il n'était pas tard, mais l'obscurité était déjà totale. Il devait faire moins quinze et la neige atteignait le bas du chambranle. Tom ouvrit la fenêtre en grand. L'air pur l'enveloppa et il l'aspira jusqu'au fond de ses poumons. Il constata que sa peau réagissait au froid, mais il ne ressentait rien. Il plongea ses deux mains dans la neige et posa son menton sur le rebord de la fenêtre.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Briggs.

— Je ne ressens rien. Je ne ressens pas le froid. Pas du tout. C'est fou, non ?

— À quoi ça t'avance, si en même temps tu fais bouillir ton cerveau ? s'exclama Briggs. Regarde mes mains.

Tom se tourna vers Briggs, qui se tenait à côté de lui, les bras tendus.

— Je ne peux rien faire, tellement elles tremblent, poursuivit Briggs. Ça me bousille la tête. Je ne vois pas ce qui m'oblige à participer à cette expérience.

Tom se frotta doucement le visage. Ses mains étaient mouillées, mais elles ne lui paraissaient pas froides.

— Tu veux que j'aille te chercher un calmant ?

— Un calmant ? Non, la chimie, j'en ai ma claque. Je ne veux plus faire partie du groupe.

— Facile à dire.

— Je m'en fous. Ce truc est en train de nous détruire. Et pour quoi faire ? Pour qu'on puisse se promener dans l'Arctique sans avoir froid ?

Briggs écarta les bras.

— De toute façon, il ne se passe rien ici. Tu peux me dire ce qu'on fait dans ce pays de merde ?

— Il ne s'agit pas seulement du Groenland. La résistance au froid, ça ouvre des perspectives énormes. Les hommes de Neandertal étaient bien plus résistants au froid que nous. Si on arrive à retrouver cette faculté…

— Les hommes de Neandertal ? Mais enfin, Tom, s'ils étaient si résistants que ça, pourquoi est-ce qu'ils se sont éteints ?

— Le climat change selon les époques.

— Oui, il se réchauffe… Franchement, foutre en l'air mon cerveau pour résister au froid alors que la calotte glaciaire est en train de fondre…

— Le réchauffement n'est pas irréversible. Il peut y avoir un nouveau refroidissement. Mais la question n'est pas là. Le but de cette expérience, c'est de résoudre les problèmes du moment. Si nous parvenons à augmenter notre résistance au froid, l'Otan pourra renforcer sa présence dans l'Arctique et nous pourrons envisager d'y installer des personnes vivant dans des régions surpeuplées et frappées par la sécheresse.

— Aucune personne normale ne voudra vivre ici !

Briggs donna un coup de poing dans le mur. Avec une violence telle que la peau de ses phalanges éclata. Il regarda sa main avec étonnement.

— Je ne sais pas ce qui me prend. Je sors de mes gonds, je n'arrive plus à me contrôler. Ça ne peut plus durer. Je veux tout quitter.

— Tu veux quitter Tupilak ?

— On ne peut pas quitter Tupilak. Mais la résistance au froid, je ne veux plus en entendre parler.

Tom regarda ses mains à son tour. Elles tremblaient. Il ferma les yeux, les frotta délicatement. La fatigue était en train de le gagner.

— Bon. On va te sevrer progressivement. Pendant une semaine, on te donnera une demi-dose, puis on arrêtera complètement.

Briggs s'assit sur le canapé et se cacha le visage dans ses mains.

— Tu ne vois pas ce qui nous arrive avec ce truc ?

— On savait dès le début ce qui allait se passer.

— C'est une vraie saloperie. Nous deux, on peut choisir notre dose. Alors, continuons l'expérience, mais avec Bradley et Reese seulement.

— Non. D'ailleurs, la décision ne dépend pas de nous, tu le sais très bien.

— Pourvu qu'on ne devienne pas fous furieux.

— C'est une question d'accoutumance. L'agressivité finira par diminuer.

Briggs secoua la tête.

— Annelise et Matthew vont bien ?

— Que veux-tu dire ?

— Ça se passe bien pour eux au Danemark ?

— Oui. Ils habitent dans un petit village, Tommerup.

— Ils ne te manquent pas ?

— Si.

— Alors, laisse tomber cette connerie et va les rejoindre avant qu'il ne soit trop tard. Tu dois avoir pas mal de permissions à prendre, non ?

Tom referma la fenêtre.

— Tu le disais toi-même : on ne peut pas quitter Tupilak.

Tom remarqua que Briggs regardait une petite cicatrice blanche sur son poignet gauche.

— Ça fait un bail, dit-il en souriant.

— Tu as toujours été fou, s'exclama Briggs. "Taillade bien la chair", tu as dit. Nos sangs devaient se mélanger.

Il leva les yeux.

— Déjà à l'époque, tu as failli nous tuer.

Tom jeta un coup d'œil sur sa propre cicatrice.

— Si jamais il m'arrive quelque chose, tu veilleras sur Matthew ?

— S'il t'arrive quoi ?

— Si je disparais. Si je meurs.

— Laisse tomber. Je déteste les enfants.

Briggs prit une profonde inspiration.

— Je ne saurai pas m'occuper d'un gosse.

— Il ne s'agit pas de l'adopter.

Tom frotta sa cicatrice avec le bout de son pouce.

— Je te demande simplement de t'assurer que tout va bien… De loin… Et d'intervenir si jamais il a des problèmes. Si un jour tu as des enfants, je ferai la même chose.

— En somme, je dois veiller sur lui… à distance ?

— Tu me le promets ?

— Oui. Mais fais en sorte de rester en vie, OK ? Je ne sais pas m'y prendre avec les gosses.

Briggs secoua la tête et se redressa.

— Je vais aller soulever de la fonte. Tu viens avec moi ?

— Pas aujourd'hui.

Tom suivit Briggs jusqu'à la porte. Puis il alla aux toilettes et ouvrit l'armoire au-dessus du lavabo. Il y prit une petite boîte sans étiquette, en sortit deux pilules et les avala.

Il se regarda dans la glace. Son visage était étroit, pâle. Ses yeux le fixaient. L'un semblait avoir deux pupilles. Matthew avait hérité de son défaut de pigmentation ; il avait également une tache noire sur l'œil.

Tom ferma les yeux. Le jour où Annelise et Matthew étaient montés dans l'avion pour le Danemark, le petit garçon lui avait fait un signe de la main. Il était trop jeune pour comprendre qu'il ne reverrait pas son père

avant longtemps. Mais Tom n'avait pas pu garder sa femme et son fils auprès de lui. Vu la tournure que prenait l'expérience, c'était trop risqué.

Les pilules commençaient à faire de l'effet. Ses muscles se tendirent. Il se laissa tomber en avant et se mit à faire des pompes. Au bout d'un moment, il renonça à les compter.

On frappa à la porte de la chambre. Il se redressa vivement et passa son visage sous l'eau pour faire disparaître la transpiration.

On frappa de nouveau.

— Une seconde… J'arrive.

Il ouvrit la porte. Devant lui se tenait une jeune femme. Une des Inuits qui servaient au mess. Il sentait encore le sang battre dans ses bras et sa poitrine.

La jeune femme lui sourit :

— Sergent Cave… On vous appelle au téléphone… Du Danemark.

LES OMBRES DU TEMPS

Tarrat toqqortat

5

Nuuk, Ouest du Groenland,
17 octobre 2014

> Mercredi après-midi, l'ancien président du gouvernement autonome Jørgen Emil Lyberth a été retrouvé mort dans un appartement situé au second étage du bloc 17. La police n'a révélé aucun détail sur l'affaire, mais nous croyons savoir qu'il s'agit d'un crime particulièrement bestial. Lyberth aurait été éventré et cloué au sol. On ignore pour l'instant le motif du meurtre, mais on soupçonne qu'il est lié aux opinions indépendantistes de la victime. La police recherche actuellement le haut fonctionnaire Erik Abelsen ainsi qu'une jeune femme originaire de Tasiilaq. La jeune femme serait récemment sortie de prison. D'après le responsable de l'enquête, Michael Ottesen, ces deux personnes pourraient apporter des éclaircissements sur l'affaire.

Matthew repoussa la feuille sur laquelle il avait imprimé l'article mis en ligne par le journal *Sermitsiaq*. À force de traîner dans sa sacoche, le papier était tout froissé. C'était son collègue Leif qui avait rédigé l'article. Le corps de Lyberth avait été découvert dans l'appartement où Tupaarnaq s'était installée quelques semaines plus tôt.

Après le meurtre, Matthew avait fait profil bas. Puis on avait retrouvé Abelsen, et Matthew avait été contraint de tuer Ulrik pour échapper à la mort.

Quand Matthew avait rencontré Ulrik pour la première fois, le policier était un jeune homme affable et ambitieux. Parrainé par son père adoptif Lyberth, il s'apprêtait à se lancer en politique, mais rien ne s'était passé comme prévu. On avait découvert qu'Ulrik était le fils d'Abelsen et qu'il était le fruit d'un viol. Et Tupaarnaq, sa sœur, était réapparue à Nuuk après avoir purgé une peine de prison de douze ans pour le meurtre des autres membres de leur famille. Pour Tupaarnaq, leur père et Abelsen étaient responsables des meurtres, mais Ulrik estimait que sa demi-sœur était la seule coupable. On l'avait découverte à côté de leur père éventré, barbouillée du sang de leur mère et de leurs petites sœurs. En apprenant qu'Abelsen était son véritable père, Ulrik était devenu fou furieux. Il avait voulu le tuer et avait également tenté d'assassiner Tupaarnaq. Enfant, il avait vécu sous le même toit que sa sœur, mais depuis les meurtres, il lui vouait une haine féroce.

Les rayons du soleil teintaient le séjour d'un jaune doré. Matthew avait vidé sa sacoche sur le canapé, où se répandaient maintenant des papiers, des photos et des objets divers. Il était à la recherche d'une clé USB. Il se frotta les yeux en contemplant le désordre. À cause de l'air sec de l'Arctique, il avait les yeux perpétuellement irrités et le manque de sommeil n'arrangeait rien. Il s'était installé à Nuuk quatre mois plus tôt pour essayer de trouver la paix et mettre de l'ordre dans sa vie. Puis il avait rencontré Tupaarnaq. Ensemble, ils avaient commencé à remuer une vieille affaire de meurtres et d'abus sexuels, mais ils avaient rapidement été dépassés par les événements. Les choses avaient tourné au drame quand

Matthew s'était retrouvé dans l'ancienne maison de Jakob, où Ulrik avait ligoté Abelsen et poignardé Tupaarnaq.

Matthew avait passé beaucoup de temps dans la chambre d'hôpital de la jeune femme. Pendant qu'elle se remettait, il n'avait cessé de revivre le drame. Le sang qui coulait du flanc de Tupaarnaq, à l'endroit où Ulrik avait enfoncé le poignard. L'étrange sensation qu'il avait éprouvée en plongeant le vieux harpon de Jakob dans le corps d'Ulrik. Le sifflement de l'*ulo* quand il lui avait tranché la gorge. Un épais liquide rouge avait inondé la poitrine du jeune homme, son corps était retombé en avant et il s'était écroulé par terre. Dans son dos, le manche du harpon avait continué à vibrer.

Matthew sentit la nausée lui monter à la gorge. Il déglutit plusieurs fois, puis il se tourna vers la porte-fenêtre du balcon. L'air de l'automne était pur et limpide. La température dépassait à peine zéro. Quelques jours plus tôt, une violente tempête accompagnée de pluies torrentielles avait fait disparaître les dernières réminiscences de l'été. Les montagnes avaient semblé pleurer : des cataractes avaient jailli, l'eau avait dévalé sur les parois rocheuses.

Matthew alluma une cigarette. Il regarda ses mains. La nicotine lui fit du bien. Il ferma les yeux et inhala à fond.

On s'était posé beaucoup de questions à la suite de la mort d'Ulrik, mais la police avait tout fait pour protéger Matthew. Ottesen en particulier. On avait conclu qu'Ulrik avait été tué par le coup d'*ulo*, et non par le harpon. Matthew avait donc agi en état de légitime défense et il n'y avait pas eu de procès. Matthew avait trouvé Ulrik assis à califourchon sur Tupaarnaq. Allongée sur le lit, la jeune femme était nue. Quand Ulrik l'avait poignardée, Matthew avait enfoncé le harpon dans le dos du jeune homme. Si violemment qu'il lui avait transpercé le torse.

Matthew avait couvert le corps de Tupaarnaq et appliqué sa main sur sa blessure. Le sang avait coulé entre ses doigts et imbibé le matelas.

Puis il y avait eu les journées à l'hôpital. Quelques interrogatoires. Tupaarnaq s'était réveillée et avait quitté l'hôpital avant même d'être complètement rétablie. Elle lui avait tenu la main, puis elle avait disparu. Ottesen avait fini par découvrir qu'elle avait pris un aller simple pour Tasiilaq. À part ça, Matthew ne savait rien. Elle ne répondait pas à ses messages et ne décrochait pas son téléphone.

Matthew regarda les photos qui traînaient sur le canapé. Tine. Le ventre rond de Tine. La photo avait été prise peu de temps avant l'accident qui avait coûté la vie à sa femme et à Emily, leur enfant à naître. Il tâta l'alliance qu'il gardait toujours dans la poche de son pantalon. Il ne pouvait se résoudre à la ranger ; elle avait quelque chose de rassurant. Il lui arrivait de la laisser dans un tiroir pendant quelques jours, mais alors il se sentait nu et vulnérable. Tine avait été enterrée avec son alliance. Tout s'était passé si vite. L'accident. La mort. Le regard de Tine au moment d'expirer. Ses doigts sur son ventre rond. La vie qui s'en allait avant même d'éclore.

La plupart des photos étaient froissées. Certaines étaient presque aussi vieilles que lui. Les plus anciennes étaient celles de son père. Elles avaient été prises à la base de Thulé. Avant le départ de Matthew et de sa mère. Son père n'était jamais venu les rejoindre. Matthew retourna la carte postale qu'il leur avait envoyée de Nuuk en août 1990 : *I am not able to go to Denmark as soon as planned. Sorry, love you both.* Avec les photos de la base de Thulé, c'était tout ce qu'il lui restait de son père. Son dernier signe de vie.

Au milieu des papiers et des photos gisait le petit carnet noir où il avait commencé à noter ses pensées.

C'était pour Emily. Il ressentait le besoin de lui parler de la vie et du monde. Même si elle n'avait pas eu le temps de les connaître.

Dans la pièce, l'air était lourd. Au-dessus des petites maisons entourant le cimetière des Frères moraves, le soleil était au zénith. Il ouvrit un des nombreux messages qu'il avait envoyés à Tupaarnaq, regarda fixement l'écran et tendit la main pour attraper son paquet de cigarettes. Il en alluma une et se redressa. La poussière dansait autour de lui. L'appartement sentait le tabac froid.

— Un peu d'air frais ne ferait pas de mal, murmura-t-il.

La porte-fenêtre s'ouvrit sans difficulté. Certains jours, le vent soufflait si fort qu'il n'arrivait pas à pousser les battants.

Il respira à fond. Dans ses poumons, l'air pur de l'Arctique se mélangea à la fumée. Tupaarnaq avait raison : il fallait qu'il arrête. Mais après l'accident de voiture, il n'avait rien pu faire d'autre que fumer en regardant droit devant lui.

Les pensées se bousculaient dans sa tête. Le meurtre de Lyberth et la mort d'Ulrik remontaient à deux mois seulement, et on lui demandait maintenant un article sur un triple suicide survenu à Ittoqqortoormiit, sur la côte est du Groenland. La veille, son rédacteur en chef lui avait fait parvenir des photos des morts et les premiers témoignages recueillis. À Ittoqqortoormiit, il n'y avait qu'un seul officier de police. Ses deux assistants étaient des contractuels et n'avaient aucune formation. C'était l'un d'eux qui avait contacté le journal. Tout cela n'était pas très réglementaire, et Matthew avait demandé conseil à Ottesen. Il craignait d'avoir des ennuis en utilisant les photos. Certaines montraient les morts en gros plan. Deux d'entre eux s'étaient tués d'une balle dans le cœur, le troisième s'en était tiré une dans la bouche.

La pièce où gisaient les corps ressemblait à un taudis, mais il s'agissait apparemment de la chambre occupée par un des jeunes hommes. Ittoqqortoormiit était un village sur le déclin, malgré les efforts de ses quatre cent cinquante habitants pour y maintenir un semblant de vie. C'était la plus petite municipalité du Groenland, et aussi la plus isolée. C'était peut-être même la localité la plus isolée du monde : huit cent cinquante kilomètres de montagnes et de glace la séparaient de Tasiilaq, le plus proche village.

On avait découvert quatre garçons dans la pièce, mais seuls trois d'entre eux étaient morts. Le quatrième avait également tenté de se suicider, mais il avait survécu. C'était sa photo qui avait amené Matthew à consulter Ottesen. Elle le montrait en gros plan. La balle avait arraché toute une partie de son visage, dévoilant ses dents. Par endroits, des éclats de dents cassées s'étaient incrustés dans sa peau. Un œil fixait la personne qui avait pris la photo. L'autre baignait dans le sang.

Matthew laissa tomber sa cigarette dans un bol rempli d'eau où flottaient déjà plusieurs mégots. Il se tourna vers Ukkusissat. La montagne se détachait sur le ciel bleu à la sortie de Quinngorput, le quartier le plus excentré de Nuuk. Derrière Ukkusissat se profilaient d'autres montagnes. Ensuite commençait la calotte glaciaire. Du sommet d'Ukkusissat jusqu'au village d'Ittoqqortoormiit, il y avait mille cinq cents kilomètres de glace. Une couche de mille mètres de profondeur, plus étendue que la France. Rien d'autre. Aucune vie.

Le survivant s'appelait Nukannguaq. D'après les notes qu'on avait envoyées à Matthew, les quatre garçons étaient sous l'emprise de drogues. Nukannguaq avait même affirmé qu'un démon avait tué ses compagnons et l'avait poussé à se tirer une balle dans la tête. Le jeune

homme avait été transporté par avion à Reykjavik, en Islande, où les médecins avaient réussi à lui sauver la vie et tentaient maintenant de lui redonner un visage.

Quand la police islandaise avait pu l'interroger, il avait raconté que ses compagnons et lui avaient trouvé un sachet rempli de pilules. Ils en avaient pris deux chacun. L'effet avait été si extraordinaire qu'ils en avaient avalé d'autres, peut-être six ou sept. En quelques secondes, ils avaient senti leurs cerveaux exploser. Ils avaient eu la sensation de se retrouver en enfer, déchiquetés par des démons. Ils avaient hurlé de douleur. Ensuite, Nukannguaq ne se souvenait plus de rien. Quand il était revenu à lui, il était assis dans un fauteuil. À ses pieds gisaient ses compagnons morts. Il avait bien entendu les coups de feu, mais il avait cru que le bruit venait de sa propre tête. Il s'était tiré dessus peu de temps après, quand un démon avait cassé la vitre. La mort lui avait semblé le seul moyen de fuir l'horreur.

D'après la source de son rédacteur en chef, on n'avait trouvé aucune trace de pilules. Et encore moins de démons. Seulement des bouteilles vides et une grande quantité de hasch. De jeunes Groenlandais poussés au suicide par le hasch, on avait déjà vu ça.

Matthew ramassa un stylo-bille qui traînait sur le canapé. *Suicides ? Qui a tué qui ? Qu'en est-il des pilules ?* écrivit-il au dos des photos. Quatre jeunes qui se tirent dessus avec le même fusil en l'espace de quelques minutes : c'était d'une violence inouïe. Même dans l'Est du Groenland.

En examinant les photos, Matthew essaya d'imaginer l'odeur de hasch et de poudre. Au milieu de la pièce, il y avait une table carrelée jonchée de bouteilles vides. On y voyait aussi deux assiettes pleines de mégots. Une bouteille s'était renversée. La bière avait coulé sur

les carreaux verts et taché le tapis. Deux jeunes hommes étaient affaissés sur le canapé. D'après la source de son rédacteur en chef, ils s'appelaient Salik et Miki. Ils avaient été touchés à bout portant : Miki était affalé sur les genoux de Salik, qui restait à moitié assis. Le sweat-shirt et le pantalon de Salik étaient imbibés de sang, et il fixait la caméra d'un regard vide. Un troisième garçon gisait par terre. Il s'appelait Konrad. Il était tombé en avant et on ne voyait pas son visage. La balle lui avait arraché une partie de l'occiput. Du sang et de la matière cérébrale étaient agglutinés dans ses cheveux.

6

Il était deux heures de l'après-midi quand Matthew s'attabla dans la cuisine d'Else. Else était la mère de sa demi-sœur. Elle vivait dans un des vieux immeubles en haut de Radiofjellet. Il avait souvent pensé à lui rendre visite, mais il avait été trop plongé dans le chaos pour en trouver le temps. Découvrir qu'il avait une sœur avait déjà été un choc : il s'était toujours cru enfant unique.

Avec un sourire forcé, il fixait des yeux l'enveloppe posée sur la table. C'était une enveloppe blanche ordinaire. Elle portait le nom de Matthew, mais elle avait été envoyée à l'adresse d'Else.

— Tu veux du café ?

— Non, merci.

Matthew regarda l'écriture sur l'enveloppe. En l'ouvrant, il sentit la transpiration perler sur son front.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Else.

Il déplia le bout de papier.

— Je crois que ça vient de Tom, dit-il d'une voix rauque en le lui montrant.

Je lis tes articles dans Sermitsiaq. *Viens me voir à Ittoqqortoormiit, maison nº 87. Je te parlerai de Tupilak.*

C'était tout.

— Au bout de vingt-cinq ans, il veut me parler d'un tupilak ? dit Matthew, l'air absent.

Inquiet, il se leva et sortit sur le balcon. Dehors, le soleil brillait toujours, mais il n'allait pas tarder à disparaître sous l'horizon. La ville et le paysage prenaient des teintes orange. Matthew scruta le ciel. Son père lui manquait depuis si longtemps qu'il ignorait ce qu'il éprouvait pour lui. Il le haïssait peut-être, mais il ne savait plus pourquoi.

— Tu te sens bien ? lui demanda Else quand il la rejoignit dans la cuisine.

Matthew hocha la tête en se frottant les yeux.

— Tu crois qu'il vit là-haut ? À Ittoqqortoormiit ? poursuivit-elle.

— Je n'en ai aucune idée, dit Matthew en s'asseyant à la petite table. Mais c'est bel et bien son écriture. J'ai une vieille carte postale qu'il nous a envoyée en 1990, à ma mère et moi. J'ai tellement lu et relu cette carte que je n'ai pas le moindre doute. C'est mon père qui a écrit ça.

— Je reconnais aussi son écriture. Et c'est tout à fait son genre de se cacher dans un endroit pareil. Il fuyait toujours quelque chose. Il n'aurait rien pu trouver de mieux que ce village perdu.

Matthew jeta un coup d'œil sur la photo de sa demi-sœur collée sur le réfrigérateur.

— Et Arnaq ? Que pense-t-elle de Tom ?

— Autrefois, on ne parlait presque jamais de lui. Mais elle a fini par s'habituer à l'idée d'avoir un frère, et maintenant elle me pose aussi des tas de questions sur son père. Je crois même qu'elle aimerait le rencontrer. Seulement, elle ne l'a pratiquement pas connu. Elle n'avait que deux ans quand il a disparu.

Matthew regarda de nouveau la lettre.

— Elle est à la maison ?

— Non. Trois de ses amis du Danemark sont venus lui rendre visite et ils sont tous partis à Færingehavn. Ils ont l'intention de camper là-bas.